

# LA VIE DES SAINTS

pour tous les jours de l'année

par L'ABBÉ PRADIER,  
curé de St-Agne (*Dordogne*)

Ouvrage approuvé par Sa Grandeur  
Mgr l'Évêque de Périgueux et de Sarlat

APPROBATION

de Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Périgueux

Périgueux, le 1<sup>er</sup> juin 1889

Mon cher Curé,

**J**e bénis bien volontiers la pensée que vous avez eue de publier une nouvelle *Vie des Saints*. En ce temps de défaillances, rien n'est plus propre à relever les courages abattus, à ranimer les âmes énervées, que le spectacle des grandes vertus pratiquées par les saints. Témoin de ces dévouements généreux, de ces héroïques expiations, de ces renoncements sublimes, le lecteur se sent pris d'une noble émulation, et s'écrie avec saint Augustin ; *Numquid non potero quod isti, quod istae ?* Vous n'avez rien négligé pour obtenir cet utile résultat. Par votre style d'une simplicité discrète et de bon goût, vous avez laissé à vos récits édifiants leur charme naturel. Vous devez à l'obligation d'être court une sobriété qui ne dégénère presque jamais en sécheresse. Mis dans l'heureuse nécessité de ne raconter que les faits les plus intéressants, vous avez eu le talent de choisir les traits caractéristiques, ceux qui font ressortir la physionomie propre et la beauté surnaturelle de vos héros chrétiens. Faire aimer les saints : telle est votre constante préoccupation. Elle apparaît même dans le choix du modèle que vous présentez chaque jour à notre imitation. Vous donnez la préférence au saint dont la vie parle plus éloquemment à l'imagination et au coeur. Vous recherchez les plus populaires, ceux dont le nom est le plus généralement porté, dont le

culte est le plus répandu. Dans ce livre consciencieux et sérieusement préparé, vous avez évité d'étaler une ambitieuse érudition ; vous vous êtes borné à plaire pour édifier. Vous trouverez votre récompense dans le bien que vous ferez.

Recevez, mon cher Curé, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

**Nicolas-Joseph, Évêque de Périgueux et de Sarlat.**

## LA VIE DES SAINTS

1<sup>er</sup> janvier — St. Fulgence, évêque. 533

Né à Carthage, d'une famille patricienne, Fulgence s'était arraché jeune encore à la tendresse de sa mère, et, renonçant au monde, avait pris l'habit monastique. Lors de la sanglante persécution d'Hunéric, il avait confessé la foi au milieu des tortures. Cruellement flagellé, baigné de son sang et abandonné sur la voie publique, il parvint à gagner le littoral, et s'embarqua sur un navire qui le conduisit à Syracuse. Son dessein était de se rendre en Égypte, pour s'enfermer dans quelque monastère de la Thébaïde. La Providence en disposa autrement. Sur les conseils du vénérable Eulalius, évêque de Syracuse, il demeura dans cette ville et s'y consacra au service des pauvres et des étrangers. Quelques années plus tard, il se rendit à Rome pour visiter les oratoires des martyrs. À cette époque, Théodoric fit son entrée dans la capitale du monde. Fulgence entendit les discours prononcés par ce prince ; il contempla dans leur splendeur les rangs pressés de la noblesse et de la curie, il fut témoin des pompes du siècle dans toute leur gloire. Ce grand spectacle enflamma son coeur d'un saint enthousiasme pour les choses du ciel. « Frères, » dit-il à ceux qui l'entouraient, « *quelle ne doit pas être la beauté de la Jérusalem céleste, puisque la Rome de la terre est déjà si éclatante !* » Thrasimond laissait alors une certaine liberté aux orthodoxes d'Afrique. L'humble religieux en profita pour retourner dans sa patrie. Il y gouvernait un monastère lorsque le roi des Vandales rouvrit la persécution. Pour rompre la perpétuité du gouvernement ecclésiastique, le tyran défendait, sous les peines les plus sévères, de pourvoir aux évêchés vacants. D'un commun accord, le clergé des diverses provinces résolut de refuser l'obéissance à ce décret. Ruspe, dans la Byzacène, était sans pasteur : on y nomma Fulgence (508). Le nouvel évêque conserva les pratiques de la vie monacale au

milieu des honneurs de sa dignité. Son premier soin fut d'établir un couvent dans sa ville épiscopale. Il y demeurait avec les frères, vêtu comme eux, partageant leurs travaux, ne se distinguant entre tous que par son humilité, sa douceur, sa patience et ses mortifications extraordinaires. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'élévation de Fulgence, lorsque Thrasimond l'envoya prendre par ses satellites, et le fit déporter en Sardaigne avec soixante autres évêques africains. L'illustre exilé bâtit un monastère hors des murs de Cagliari, capitale de l'île, et y vécut à la tête de quarante religieux. Après la mort du vandale proscripteur, son fils Hildéric rappela les évêques bannis. Lorsque les navires qui les ramenaient abordèrent au port de Carthage, la multitude, retenant son haleine, considérait le débarquement des pontifes. Lorsqu'on signala Fulgence, de toutes les poitrines s'éleva une clameur qui retentit jusqu'aux cieux. Chacun voulait être le premier à le saluer, à incliner le front sous sa main bénissante. Au chant des psaumes, on le conduisit à la basilique Saint-Agillée. La foule, impatiente d'approcher l'homme de Dieu, l'aurait étouffé, sans les robustes jeunes gens qui formaient un cercle autour de lui en se donnant les mains. Pour satisfaire la pieuse avidité du peuple, Fulgence dut parcourir processionnellement toutes les rues de la ville. Même réception dans la province de Byzacène. On venait avec des flambeaux et des torches à la rencontre du pontife. Son éloquence n'avait point vieilli : quand il devait prêcher, ce n'était pas un auditoire, mais des populations entières qui accouraient pour recueillir sa parole. Cependant l'heure de sa délivrance approchait. Le bienheureux avait interrompu ses fonctions pastorales pour se livrer à la pénitence des plus rudes anachorètes, dans le monastère de Chilmi. Une fièvre ardente le saisit ; elle dura soixante-dix jours. Sur le point d'expirer, Fulgence fit venir ses religieux et ses clercs : « *Frères,* » leur dit-il, « *si j'ai causé de la peine à quelqu'un de vous, je lui en demande pardon. Si j'ai été parfois trop sévère, priez le Seigneur qu'il ne m'impute point ce péché.* » En parlant ainsi, des larmes

coulaient sur les joues du saint vieillard. Tous les assistants tombèrent à genoux : « *Non,* » lui dirent-ils, « *vous avez toujours été bon, toujours affable et miséricordieux, toujours attentif au salut de tous et au bonheur de chacun.* » Précieux témoignage pour un évêque, au tribunal de Jésus-Christ ! Fulgence, qui le méritait, le porta bientôt devant son juge et reçut la couronne des bons pasteurs (533).

**Réflexion pratique** — *Si nous étions résolus, comme l'évêque de Ruspe, à subir pour la foi les tourments, l'exil, la mort même, nous renverserions sans peine les faibles obstacles qui nous arrêtent chaque jour dans la voie du salut. Demandons à Dieu le courage chrétien.*

## 2 Janvier — St Macaire d'Alexandrie. 394

**M**acaire exerça d'abord le négoce dans sa ville natale d'Alexandrie. Baptisé à l'âge de quarante ans, il se retira dans un désert de la Lybie et se livra aux pratiques de la plus austère pénitence. Il vécut de longues années sans autre aliment que des herbes et des légumes crus ; encore n'en mangeait-il point tous les jours. Ses veilles n'étaient pas moins prodigieuses : il lui arriva de passer jusqu'à vingt jours et vingt nuits sans prendre aucun repos. St Antoine l'avait en grande estime et disait que *l'Esprit-Saint s'était reposé sur lui*. Comme cet illustre anachorète, Macaire eut à soutenir les violentes attaques de l'esprit mauvais. Pour le vaincre, il ne s'épargnait aucune mortification. Afin de mieux dompter la chair, il demeura six mois dans un marécage infesté de gros mouchérons qui lui criblaient le corps de piqûres douloureuses. Un jour, tenté de partir pour Rome dans un sentiment de vaine gloire, il se coucha sur le seuil de sa cellule : « *Traîne-moi, si tu peux,* » disait-il au démon ; « *pour mes pieds, ils ne me porteront pas à Rome.* » Chargeant ensuite sur ses épaules deux grands paniers de sable, il se mit à parcourir

le désert. Un de ses frères lui demanda ce qu'il faisait : « *Je tourmente celui qui me tourmente,* » répondit le saint ermite. Après quelques heures de ce pénible exercice, il revint à sa demeure, épuisé de fatigue, mais délivré de la tentation. De tels exemples stimulaient le zèle des solitaires, et partout au désert la vertu florissait. Pallade nous en donne un trait charmant. Macaire reçoit un jour une belle grappe de raisin fraîchement cueillie ; sans y toucher, il la donne à son voisin malade. Celui-ci l'envoie à un troisième, qui, à son tour, en fait présent à un autre. Elle passe ainsi de main en main et revient intacte à Macaire. Toujours sévère à lui-même, notre saint n'avait pour les autres que les doux sentiments d'une bienveillance aimable. « *La rudesse,* » disait-il souvent, « *gâte les bons, et la douceur transforme les méchants.* » Son affabilité lui mérita le surnom de *Civil*, et plusieurs païens durent leur conversion à la grâce qu'il savait mettre à les saluer et les accueillir.

**Réflexion pratique** — *Vous vous plaignez des attaques du malin esprit ? Tourmentez-le par la prière, par la mortification, et il cessera de vous tourmenter.*

### 3 janvier — Ste Geneviève. 512

**G**ermain d'Auxerre, prêchant un jour au village de Nanterre, remarqua dans la foule qui l'entourait une toute jeune enfant, que la parole divine tenait attentive et recueillie. C'était Geneviève. Il la fit approcher, lui baisa le front et dit à ses parents d'un ton prophétique : « *Bénissez le jour qui vous donna une telle fille. Ses vertus la rendront précieuse aux yeux du Seigneur ; elle s'emploiera si bien à le servir que les saints eux-mêmes la prendront pour modèle.* » Ensuite il fit cette demande à l'enfant : « *Voulez-vous avoir Jésus-Christ pour époux ?* » — « *Il y a longtemps que je désire lui vouer ma virginité,* » répondit Geneviève avec un sourire angélique, « *et je serais heureuse de le*

*faire devant vous, avec votre bénédiction.* » Le lendemain, ses parents la ramenèrent au saint évêque. Il la trouva, comme la veille, résolue à se donner à Dieu. Alors, au milieu des chants et des prières, il la consacra au Seigneur par l'imposition des mains, et lui remit une médaille de Jésus crucifié, comme gage de fiançailles avec le divin Époux. Cinq ans plus tard, elle reçut le voile des mains de l'évêque de Paris ; mais comme les vierges n'étaient point encore obligées à la vie commune, elle retourna auprès de ses parents, qui l'employaient à la garde de leurs troupeaux. Lorsqu'elle leurs eut fermé les yeux, elle quitta Nanterre et vint se fixer dans la ville de Paris, près de sa marraine. Dans ce nouveau séjour, elle mena un genre de vie qui pouvait à lui seul sembler un miracle. Elle ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi. Sa nourriture consistait en quelques fèves cuites à l'eau et un peu de pain d'orge. Elle passait les jours et les nuits en prière, prosternée sur le sol, qu'elle arrosait de ses larmes. Tant d'austérité ne manqua point d'attirer sur elle l'attention et d'éveiller la malignité publique. Sur ces entrefaites, Geneviève fut atteinte d'une paralysie douloureuse. Elle resta trois jours de suite privée de tout mouvement : sans un reste de rougeur qui colorait ses joues, on l'eût crue morte. Quand elle sortit de ce sommeil, elle était guérie. Elle raconta alors que, durant son extase, un ange l'avait introduite dans le paradis, pour lui montrer les splendeurs que Dieu prépare aux saints. À partir de ce jour, il lui fut donné de lire dans le secret des consciences, et plus d'une fois des pécheurs expérimentèrent que rien n'était caché pour elle dans les replis de leur âme. Vers 446, Germain, repassant à Paris, demanda ce qu'était devenue la jeune fille de Nanterre. « *C'est une possédée,* » lui répondit-on ; et la foule accumula contre elle les griefs les plus odieux. L'évêque se fait indiquer la demeure de la vierge. Il s'y rend, escorté par la multitude, qui le voit avec stupeur s'incliner devant Geneviève, comme s'il saluait un ange de Dieu. Se tournant alors vers la foule : « *Voyez,* » dit-il, « *cette humble cellule dont le sol est*



détrempé par les larmes d'une vierge chère à Dieu, bénie des anges, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous ! » Le peuple, changeant aussitôt en bénédictions les blasphèmes qu'il venait de proférer, s'écrie que Geneviève est digne de l'estime et de l'affection de Germain. Après cette réhabilitation méritée, le saint évêque continua sa route. L'an 451, Attila, le fléau de Dieu, pénétrait dans les Gaules à la tête d'une armée de cinq cent mille barbares, qui portaient avec eux la dévastation et la mort. À la menace d'une telle invasion, les bourgeois de Paris, consternés, ne pensaient qu'à fuir pour sauver leur vie, et commençaient à transporter dans des citadelles mieux fortifiées leurs trésors et leurs richesses de tout genre. Geneviève, réunissant les femmes de la ville dans le baptistère de l'église, les exhorta à fléchir la colère du ciel par le jeûne, la prière et les veilles. Cependant elle disait aux hommes : « *Ne quittez point votre cité, laissez-y tous vos meubles et tous vos trésors. Les Huns ne mettront pas le pied ici.* » Cette prédiction, plusieurs fois répétée, exaspéra les habitants de Lutèce. La terreur que le nom d'Attila leur inspirait les rendait sourds à la voix de la pieuse vierge. « *Elle veut nous faire tous égorger,* » disait on ; « *peut-être est-elle d'accord avec les barbares !* » La fermentation des esprits alla croissant : la foule poussait des cris de vengeance. Les uns voulaient la lapider, d'autres la jeter à la Seine. En ce moment, l'archidiacre de St Germain entra dans Paris. Lorsqu'il apprend la cause de tout ce désordre : « *Qu'allez-vous faire ?* » s'écrie-t-il ; *la vierge dont vous demandez la mort est une sainte. Le bienheureux Germain, avant d'expirer, m'a remis pour elle des eulogies, et en ce moment je les lui apporte.* » Ces paroles sauvèrent Geneviève ; et bientôt les événements confirmèrent de tout point sa prédiction : des plaines de la Champagne, le roi des Huns, sans attaquer Paris, marcha sur Orléans. À dater de cette époque, l'humble bergère fut le conseil et la patronne de ses concitoyens. Sous sa direction ils élevèrent une église en l'honneur de St Denis, et de nombreux miracles établirent la sainteté de leur pro-

ectrice. Un jour, durant la moisson, un orage menaçait d'inonder les récoltes ; Geneviève pria, et le ciel reprit sa sérénité. Sur la Seine, une tempête fut apaisée par son intercession. Un avocat de la ville de Meaux, atteint depuis quatre ans d'une surdité que les médecins n'avaient pu guérir, recouvra subitement l'usage de l'ouïe. Mais de tous ces prodiges, le plus éclatant fut une résurrection accomplie dans Lutèce, sous les yeux d'une immense multitude. Un enfant de quatre ans était tombé dans un puits. Après trois heures d'inutiles recherches, on le trouva enfin et on le rendit mort à sa mère. La pauvre femme courut le déposer aux pieds de Geneviève. La sainte étendit sur lui son manteau, et se mit en prière. Agenouillée, fondant en larmes, elle suppliait le Seigneur de manifester sa puissance. Tout à coup, l'enfant se réveilla comme d'un long sommeil et revint à la vie. Le ressuscité n'avait pas encore reçu le baptême. À la Pâque suivante, on lui donna le sacrement de régénération, avec le nom de Cellomer, parce qu'il avait recouvré la vie dans la cellule de Geneviève. Le bruit de ce prodige grandit encore la renommée de l'humble thaumaturge. Son crédit était sans bornes non seulement auprès des chrétiens, mais encore auprès des nombreux païens qui l'entouraient. Après la bataille de Nogent, Clovis fit reconnaître sa domination sur tout le pays situé entre la Seine, la Marne, l'Aisne et l'Ourcq. Mais le jeune prince éprouva de la part des habitants de Lutèce une résistance dont les historiens fixent la durée à dix ans. Renfermée complètement dans l'île de la Cité, fortifiée de plus par des murailles et des tours, cette ville se prêtait à une défense énergique. Pour la prendre, Clovis, qui n'avait pas de bateaux, résolut de la bloquer. Les Parisiens ne tardèrent point à sentir les horreurs de la famine. La disette était si grande que l'on trouvait dans les rues des hommes, des femmes, des enfants morts de faim. Ce fut encore Geneviève qui sauva ses concitoyens. Elle fit équiper une flottille de onze barques, remonta la Seine, parvint jusqu'à l'embouchure de l'Aube, et, naviguant sur cette rivière, descendit jusqu'à la ville d'Arcis-sur-

Aube, où elle comptait remplir ses embarcations. Le gouverneur Pascivus accueillit la courageuse vierge et lui facilita les moyens de s'approvisionner. En même temps il lui présenta sa femme, atteinte d'une paralysie incurable, et supplia la thaumaturge de lui rendre la santé. À peine Geneviève eut-elle tracé le signe de la croix sur l'infirmes que le mal avait disparu. Pour compléter le chargement de sa flottille, Geneviève dut se rendre jusqu'à Troyes. Une foule innombrable vint à sa rencontre, et l'on exposa des malades sur les deux côtés de la route. La vierge les bénissait et ils étaient guéris. Dans l'intérieur de la ville, on lui présenta deux aveugles. Le premier était un homme que la justice divine avait frappé soudainement de cécité, un dimanche où, sans respect pour la loi du repos, il travaillait à des oeuvres serviles. L'autre était une jeune fille de douze ans, qui n'avait jamais vu la lumière. Geneviève ouvrit leurs yeux en invoquant le nom de la Sainte Trinité. Témoin de ces merveilles, un clerc lui présenta son fils consumé par la fièvre depuis dix mois. La sainte bénit une coupe remplie d'eau, la fit boire au malade et il recouvra instantanément la santé. Les infirmes qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle se faisaient apporter les franges arrachées de son manteau, et en les recevant ils étaient guéris. L'objet de sa mission une fois accompli, Geneviève revint à Arcis pour reprendre le chemin de Lutèce avec ses onze barques chargées de blé. Durant la traversée, un vent furieux jeta la flottille à la côte. Le danger était imminent ; déjà l'eau pénétrait dans les navires. Geneviève, les bras levés vers le ciel, implore le Seigneur. Soudain le vent se calme, les embarcations se redressent et reprennent d'elles-mêmes leur route. Alors le prêtre qui accompagnait la bienheureuse vierge s'écrie, empruntant le langage de l'Écriture : Pour nous sauver, le Seigneur s'est fait notre protecteur et notre soutien. Et tous les nautonniers chantent en chœur l'hymne de l'Exode, glorifiant Dieu qui venait d'accorder leur salut à la prière de sa servante. De retour à Paris, Geneviève y ramena l'abondance, et le roi des Francs ne prit pas cette ville,

dont les portes devaient plus tard s'ouvrir d'elles-mêmes au Sicambre devenu chrétien. De si grands bienfaits portèrent au loin la réputation de Geneviève. Du fond de l'Asie, Siméon le Stylite se recommandait à ses prières. En France, Mérovée, Childéric, et plus tard Clovis, ne refusaient rien à sa demande, et la reine Clotilde regardait comme un grand honneur de recevoir sa visite et de prendre ses avis. Un jour Childéric, voulant soustraire à l'intervention de la sainte quelques condamnés à mort, les fit conduire hors des murs, et donna l'ordre de tenir la ville fermée jusqu'après l'exécution des coupables. Mesures inutiles ! Geneviève accourt, les portes s'ouvrent, et elle arrive à temps sur les lieux du supplice pour désarmer la colère du prince. La bienheureuse vierge alla visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Pendant ce voyage elle guérit plusieurs malades, entre autres un enfant à la fois sourd, muet, aveugle et boiteux. À son retour, un démoniaque lui fut présenté. Or, l'ampoule de l'huile dont elle avait coutume d'oindre les malades, était vide. Troublée de ce contre-temps, la servante de Dieu ne savait que faire, car le pontife qui seul bénissait l'huile était absent. Elle s'agenouilla et se mit en prière, suppliant le Seigneur de faire miséricorde à l'infirme. Quand elle se releva, l'ampoule était pleine ; la vierge fit l'onction sur l'énergumène, et il fut aussitôt délivré. Geneviève mourut presque centenaire, le 3 janvier 512. On l'inhuma dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, bâtie par Clovis sur ses conseils. Témoins de nombreux miracles opérés à son tombeau, les Parisiens reconnaissant la prirent pour patronne, et lorsqu'ils l'invoquèrent dans les calamités publiques, elle sut toujours les protéger.

**Réflexion pratique** — *La vie de l'humble et pauvre bergère, qui fut par sa sainteté la providence de tout un peuple, ne prouve-t-elle pas que la piété est utile à tout ? Les âmes vertueuses seront toujours le salut du monde.*